

NIAMKEY KOFFI, LE MAÎTRE PAR L'EXEMPLE

VOHO Sahi

Maître-Assistant au Département de Philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

RÉSUMÉ

Niamkey Koffi a marqué ceux qui l'ont approché autant par son enseignement que par ses choix politiques. La rédaction de son livre sur les **Images éclatées de la dialectique** en pleine période de crise politique répond à un « besoin de philosophie ». Ses relations, parfois ambivalentes, avec ceux qui ne partagent pas ses opinions politiques, montrent qu'un homme peut en inspirer un autre, peut-être à son insu et en être un maître par l'exemple.

Mots-clés

Philosophie, Politique, Dialectique, Maître, Exemplarité.

INTRODUCTION

A l'université d'Abidjan, où je l'ai rencontré pour la première fois en 1988, Niamkey Koffi a marqué ceux qui l'ont approché autant par son enseignement que par sa vie et ses choix politiques.

Je n'ai pas été son étudiant, n'ayant pas fait mes études supérieures en Côte d'Ivoire. Je voudrais donc parler de son enseignement, à tout le moins de la perception de celui-ci, au-delà des murs de l'université et mettre l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui en rapport avec le contexte ivoirien de crise, où « la philosophie devient un besoin », au sens où Hegel emploie cette expression¹, pour porter témoignage de ce que, par-delà les choix et les itinéraires, un homme peut en inspirer un autre en étant pour ce dernier un maître par l'exemple, peut-être à son insu.

I.- UNE RENCONTRE INATTENDUE

Mon histoire avec Niamkey Koffi est donc avant tout l'histoire d'une rencontre inattendue. Elle remonte à la fin des années soixante-dix, années de mes études secondaires, dans un lycée de province situé à plus de six cent kilomètres d'Abidjan, à cet âge où les élèves sont autant avides de savoir que fascinés par ceux qui l'incarnent.

En ces années-là, l'esprit de « mai 68 » soufflait encore sur la Côte d'Ivoire, parmi les intellectuels, et certainement sur bien d'autres anciennes colonies françaises d'Afrique. Comme la pluie continue de tomber des feuilles d'un arbre quand le ciel a fini de gronder et qu'au dehors l'orage est passé, les échos de cette « révolution » retentissaient encore jusque dans les campagnes.

Nous étions, jeunes paysans sur les bancs, totalement étrangers aux débats idéologiques censés déterminer l'avenir du monde et partant celui de notre pays, c'est-à-dire notre vie ! Mais de loin en loin, des bribes de phrases, des mots, nous parvenaient d'Abidjan, convoyés, pour ainsi dire, par de jeunes professeurs de philosophie, fraîchement diplômés de l'université d'Abidjan, la seule du pays à l'époque. Ces mots, administrés comme des apophtegmes, étaient la marque, nous disait-on, de la « philosophie du marteau » dont les maîtres incontestés et incontestables trônaient à l'université d'Abidjan. Aux cours de philosophie, qu'ils transformaient allègrement en meetings, nos professeurs de philosophie, cigarette fumante et coiffure négligée de rigueur, évoquaient, non, ils invoquaient Karl Marx, citaient brillamment Althusser et Jean-Paul Sartre pour nous dire que nous étions en « situation » et que jusqu'ici les hommes n'ayant fait qu'interpréter le monde, le moment était venu maintenant de le transformer ! Comment ? Quand ? Il fallait d'abord comprendre que nous étions sous une « bourgeoisie compradore ». Ce qui, il faut le dire, en ajoutait à notre perplexité. Car de la bourgeoisie nous ne savions rien et d'apprendre qu'elle était compradore ne nous faisait guère avancer. Le mot était peut-être espagnol, or de la langue de Cervantès nous savions à peine deux mots : « Dona Socoro »² !

C'est dans cette atmosphère, faite de mythes et d'incrédulité, que j'ai entendu pour la première fois le nom de Niamkey Koffi, professeur à l'université, qui formait les professeurs qui venaient nous enseigner au lycée la philosophie, cette matière emblématique d'un esprit qui nous fascinait et suscitait en nous, en moi en particulier, un intense engagement intellectuel. J'avais un but désormais ; être fort en philosophie, réussir l'examen du Baccalauréat pour aller à Abidjan, entrer à l'université, là où enseigne Niamkey Koffi, le seul nom d'enseignant de l'université qui me soit alors connu. Je m'étais donc mis au travail, me lançant le défi de lire le Vergès et Huissman série C - D - E, un manuel de philosophie pour les séries scientifiques, de la première à la dernière page !

J'ai tant et si bien travaillé qu'à la fin de l'année scolaire 1977-78, j'ai obtenu la meilleure note en philosophie, le Bac A4 et mon orientation en . . . France, pour les classes préparatoires aux grandes écoles, option philosophie. Adieu donc l'université d'Abidjan et son mythique Niamkey Koffi qui aura contribué à faire de la philosophie une passion pour moi et déterminé le choix d'en faire aujourd'hui mon métier. Le tout à son insu !

Mais la rencontre n'était que partie remise. Lorsqu'en 1988 je suis recruté à l'université d'Abidjan, je suis désigné par le département de philosophie pour être l'assistant du professeur Niamkey Koffi. Les contours de la fonction d'assistant n'étaient pas bien définis. Ils ne l'ont jamais été vraiment jusqu'à la disparition de ce statut dans le système universitaire français. Je donnai à mon statut le sens d'une collaboration allant jusqu'aux tâches de secrétaire par admiration pour le professeur et par désir d'apprendre de lui. J'étais loin de me douter alors que de cette proximité professionnelle, allait naître une relation aussi riche qu'ambivalente.

II.- DE LA DIALECTIQUE À LA POLITIQUE

Je rencontre donc le Professeur Niamkey Koffi, non pas comme étudiant mais comme son assistant. De l'image que je me suis forgé de lui, à la réalité d'une collaboration universitaire, il y a peu de place pour le mythe mais, pour moi, il reste le professeur ; pour avoir enseigné ceux qui m'ont enseigné. Je prends donc à cœur ma fonction d'assistant, c'est-à-dire le rôle de collaborateur.

Cette année-là, le professeur voulait initier, dans le cadre de la chaire de philosophie générale qu'il dirigeait, un cours sur la notion de dialectique. Le choix de cette notion comme thème d'enseignement avait tout pour me plaire. « Dialectique » n'était-il pas en effet l'un de ces mots mythiques de ma studieuse adolescence ? Je laisse donc de côté mes propres centres d'intérêt de recherche en philosophie, Descartes et Rousseau, pour suivre les aventures de la dialectique à travers le temps et les auteurs.

La première chose qui me frappe, quand la collaboration commence, c'est une parfaite maîtrise chez le professeur Niamkey des auteurs ayant traité de la dialectique. J'en suis d'autant plus étonné de constater qu'il n'avait pas publié sur le sujet. Les articles que j'avais lus de lui portaient plutôt sur la « philosophie africaine », une question qui n'avait pas alors toute mon attention.

Une série de discussions s'engage ainsi autour de la notion de dialectique, avec pour moi le secret espoir de percer le mystère de la

« philosophie du marteau ». Dans son bureau de l'Institut de Littérature et d'Esthétique Négro-africaine (ILENA) dont il était le directeur, mais aussi à son domicile de la Riviera SIDECI, nous passions des heures et des heures à traquer le concept, mettant la dialectique elle-même à l'œuvre pour mieux l'appréhender. Cette activité se poursuivait jusque dans la salle de cours, devant les étudiants, au premier étage du bâtiment B de la Faculté des Lettres. L'assistant et le professeur étaient tous les deux présents. Le professeur Niamkey donnait le cours, et je prenais des notes en vue des discussions suscitées par les questions des étudiants. Compte tenu de la complexité de la notion et de l'originalité de l'approche, le professeur s'est alors résolu à rédiger le cours. Dès lors les travaux dirigés ont consisté à expliquer le texte photocopie et distribué aux étudiants. C'est de cette expérience qu'est né le livre publié en 1996 aux éditions des Presses Universitaires de Côte d'Ivoire (PUCI), *Les images éclatées de la dialectique*.³

Dès les premières lignes, le livre affiche la portée du projet comme étant celui de réaliser une somme⁴ sur la notion de dialectique, même si l'auteur s'en défend. Il s'agit « de s'interroger sur la ou les natures de la dialectique. Car cette notion se trouve prise dans un vertige de manège qui la pousse dans toutes les directions. . . Notre objectif sera donc une remise en perspective de la dialectique. Il ne saurait être une volonté d'achèvement mais simplement une tentative de poser la question en attirant l'attention sur la diversité des interprétations de la dialectique, ses métamorphoses et les enjeux qui les provoquent. D'où l'idée d'images éclatées de la dialectique. »⁵

Une telle ambition pouvait-elle se penser sans référence au contexte politique national dominé alors par l'émergence d'une opposition démocratique au parti unique ? Certainement. Mais je ne disposais d'aucun repère pour en décider. Je m'arrêtais donc sur certains passages du cours, voire sur certaines phrases, pour voir s'il n'y avait pas des « non-dits ». Par exemple quand le professeur parle, dans ces années quatre-vingt-dix, de ce qu'il « faut, pour engager une dialectique historique véritablement transformatrice de l'histoire⁶ » et proclame que « le défaitisme devant le totalitarisme résulte de la fascination que la dialectique au repos exerce sur nous »⁷. « Que la non-liberté ait jusqu'ici la préséance sur la liberté, c'est parce que le principe identifiant du sujet est celui-là même que la société a, par confiscation, intériorisé comme son principe sui generis lequel ne donne prise à aucune existence positive de la liberté. »⁸

Au passage, il propose une illustration des « idéologies africaines de la négritude ou de l'authenticité, (où) le procès d'émancipation

se présente comme une simple réaffirmation de l'identité pure **A** qui peut s'écrire : **A = A(A)**, une émergence pure de soi qui n'admet aucune détermination, dans l'impuissance à supporter activement la détermination objective. En clair, **A=A(A)** rejoint **Ap(Ap)=P**, schèmes de la déviation du désir d'émancipation et de son échec qui se solde par la rechute dans le lieu de placement.»⁹

En écoutant ces mots ou en les relisant, je me demandais si le professeur voulait faire comprendre le processus démocratique engagé en 1990 et d'autres procès de libération comme une dialectisation de l'identité tautologique.¹⁰ Cet enseignement tirait-il les enseignements de l'histoire concrète des peuples ? J'en étais persuadé mais je n'en fis pas un sujet de débat avec le professeur. Je tentai par contre d'ouvrir un débat public sur la communication de la pensée dans un contexte de non-liberté, en publiant le 11 mars 1990, dans l'hebdomadaire **Ivoire Dimanche**, (aujourd'hui disparu) un article intitulé : **Une autre façon de dire**¹¹ commentant un passage de **La pensée captive** de Czeslaw MILOZ, pour porter témoignage de ma perplexité devant le manque de lisibilité des discours philosophiques de la liberté à l'époque du parti unique.

Concernant le professeur Niamkey Koffi, j'avais cru comprendre son discours, ou me méprendre sur le sens de celui-ci, en lisant ce commentaire sur l'Aufklärung dans la troisième partie des **Images éclatées de la dialectique** : «L'esprit « éclairé », écrit-il, ne s'oppose à l'autorité que dans la mesure où celle-ci n'a pas la force d'imposer l'obéissance. De même, il ne s'oppose à la violence que lorsque la violence n'est pas un fait. C'est pourquoi, il faut dire que la dialectique de la liberté et de la nécessité se solde non par le progrès de la liberté mais par son rétrécissement. C'est à prendre acte de ce paradoxe de la dialectique comme processus à la fois progressif et régressif que consiste la formulation de « Dialectique Négative » laquelle pêche, à dessein, contre la tradition »¹²

III.- LE MAÎTRE PAR L'EXEMPLE

S'il en est ainsi, l'engagement politique de l'intellectuel philosophe en vaut-il la peine ? La question soulevée dans ces passages me semblait en effet être celle de l'opportunité, voire de la légitimité de l'engagement politique d'un « esprit éclairé », ce qui peut s'entendre d'un intellectuel, d'un philosophe face à une autorité fondée précisément sur une obéissance imposée, ce qui peut se dire d'un régime de parti unique.

Si donc il devait y en avoir, je ne pouvais pas trouver auprès du professeur Niamkey Koffi les fondements philosophiques a posteriori de mon engagement politique. Je m'étais engagé sans me poser de questions sur les figures d'une dialectique du pouvoir et de l'opposition. Ce que je comprenais à présent des analyses du Professeur m'emmenait à réaliser que j'avais peut-être sauté une étape, l'étape de la philosophie.

Je plaçais l'urgence dans l'action tandis que l'urgence était peut-être à la réflexion. En se consacrant à la rédaction d'un livre de philosophie au moment où maints de ses pairs fondaient des partis politiques¹³ dans ces années quatre-vingt-dix, le professeur Niamkey n'avait-il pas opté de commencer par le commencement ? Hegel enseigne que « Si le pouvoir d'unifier disparaît de la vie humaine et si les oppositions perdent leur relation vivante, leur interaction, et gagnent l'indépendance, la philosophie devient un besoin »¹⁴ Combien de personnes avaient-ils ressenti ce besoin-là dans le contexte de « rupture du consensus », en 1990, comme les tenants du parti unique se plaisaient à appeler la naissance d'autres partis entraînant un face à face inédit entre un pouvoir et une opposition ? Combien de personnes ressentent-elles ce besoin de philosophie aujourd'hui à travers le désastre de la guerre ?

Indépendamment de son contenu, les *Images éclatées de la dialectique* revêtaient dès lors à mes yeux une importance particulière, dans la mesure où ce livre venait répondre à ce besoin de philosophie, sans prétention de le satisfaire, mais seulement d'y répondre. Je le ressentais d'autant plus ainsi que le professeur n'avait pas publié un ouvrage de cette importance auparavant. Tout se passait donc comme si ce livre avait été « appelé », dans sa carrière à ce moment-là de l'histoire de la Côte d'Ivoire, pour donner l'exemple.

On raconte que les collaborateurs d'un ministre français s'appliquaient, à l'exemple de leur patron, à monter quatre à quatre les marches de l'escalier menant à son bureau, là où il fallait se servir de cet exemple pour mener leurs actions professionnelles plus rapidement. Au lieu de faire ce qu'il faisait, je me suis plutôt servi de l'exemple de Niamkey, pour suivre mon chemin.

Bien sûr j'avais observé le professeur à toutes les étapes, de la rédaction à la publication, de son livre. J'avais également suivi comment, après la rédaction du livre, il s'impliquait davantage dans la vie militante propre au nouveau contexte politique. J'avais eu l'occasion de l'accompagner à des rencontres, nocturnes parfois, avec

des personnalités politiques du pouvoir. Nous avons effectué des voyages d'étude ensemble, dont l'un nous avait conduits à Lusaka, en Zambie en 1992. Nous étions dans cette ville quand nous apprenons à la radio la récusation du président de la cours d'appel « pour suspicion légitime » dans la crise politico-juridique née des événements du 18 février. Le Professeur me dit ce jour-là, énigmatique, que nous allions vers une solution politique. L'histoire lui donna raison.

Que pouvait signifier pour moi l'exemplarité dans ces circonstances? C'est être un pédagogue c'est-à-dire, étimologiquement, guide ou conducteur d'enfants pour les faire traverser une étape cruciale de leur évolution vers la pleine humanité en acte.

Les voies de cette trans-formation sont multiples ; les sociétés tentent, depuis le fond des âges, de codifier chacune les siennes, à travers modes et systèmes pédagogiques ou d'initiation. Mais il reste, et il restera toujours des voies spontanées à travers lesquelles en toute liberté des esprits se choisissent pour s'instruire mutuellement. Je témoigne ici de ce que j'ai appris de ma rencontre avec Koffi Niamkéy.

Il s'agit essentiellement de dire deux choses. D'abord que dans une situation de crise, pour le philosophe, il est plus urgent de répondre au besoin de philosophie, avant de faire face à d'autres sollicitations. Ensuite, et parce qu'à aucun moment il n'a cherché ni à m'appeler dans son parti ni à laisser la politique corrompre nos relations, le professeur Niamkey aura montré que l'on ne se choisit pas soi-même pour exemple des autres. L'exemplarité est conceptuelle ; elle offre non pas un modèle à copier, mais l'opportunité de comprendre les fondements de l'action, de s'inspirer de ses principes, de les appliquer en y ajoutant la part de talent propre à chacun.

CONCLUSION

« Or, l'équité commande, a écrit Emmanuel Kant, quand un maître, sans défaillance, donne l'exemple de ce qu'il enseigne, si ce qu'il enseigne est d'ailleurs un devoir pour chacun, de n'attribuer sa conduite qu'à l'intention la plus pure, lorsqu'on n'a pas de preuves du contraire.»¹⁵ Mon objectif, en faisant ce témoignage, n'est pas de faire la part entre la pensée et l'action chez le professeur Niamkey Koffi. Il s'agit, modestement, par devoir de reconnaissance morale et intellectuelle, de dire ce que sa proximité professionnelle m'a inspiré dans la construction de mon propre itinéraire. Je me serai acquitté de ce devoir quand j'aurai dit que j'ai rencontré et fréquenté le professeur Niamkey Koffi et je l'ai suivi pour prendre mon propre chemin, à son exemple.

NOTES

1. Voir note 12
2. Nom d'un personnage dans le manuel d'espagnol **El pueblo**, enseigné dans les lycées et collèges de Côte d'Ivoire dans les années soixante-dix.
3. Robert NIAMKEY-KOFFI, **Les images éclatées de la dialectique**, Abidjan, PUCI, mai 1996. 175 pages.
4. Employé en philosophe, le mot « somme » désigne un travail visant à faire le point des connaissances dans un domaine.
5. Ibid, p. 9-10.
6. p. 99
7. p. 100 : (A=A (et A placé). . . En clair A= A (et A placé) rejoint (A à une autre place) et (A à une autre place) = P, c'est-à-dire la même place !
8. p. 116
9. Ibid. p. 100. Il faut lire : A=A (et A placé). . . En clair A= A (et A placé) rejoint (A à une autre place) et (A à une autre place) = P, c'est-à-dire la même place !
10. Voir les développements sur le « mode d'opération de la dialectique structurale » PP 93 à 100.
11. Ivoire Dimanche n°996 du 11 mars 1990. L'article est repris dans Alphonse Voho Sahi, **Une chronique de la révolution démocratique en Côte d'Ivoire**. L'Harmattan 2006. Pages 92-93
12. p. 111.
13. Les quatre principaux partis de l'opposition créés en 1990 pour affronter le parti unique étaient dirigés par des enseignants et chercheurs de l'université d'Abidjan, des collègues du professeur Niamkey : Laurent Gbagbo, chercheur et ancien directeur de l'Institut d'histoire de l'université d'Abidjan, créa le Front Populaire Ivoirien (FPI), Francis Wodié, professeur titulaire, doyen de la faculté de droit, le Parti Ivoirien des Travailleurs (PIT), Bamba Moriféré, professeur et doyen de la faculté de pharmacie, le Parti Socialiste Ivoirien (PSI) et Bernard Zadi Zarou, professeur à la faculté des lettres, l'Union des Socio-démocrates (USD).
14. Hegel, **La différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling** (1801), cité par Herceg Marc, **Le jeune Hegel et la naissance de la réconciliation moderne, essai sur le fragment de Tübingen (1792-1793)** in Les études philosophiques 3/ 2004 (n°70), PP ; 383-401).
15. Kant, Emmanuel ; *La religion dans les limites de la raison*, 2^{ème} édition (1794). Trad. A. Tremesaygues. Paris, F. Alcan, 1913, p. 57 de l'édition électronique.